

De l'incompatibilité

S'il est sans doute souvent plus confortable de se taire, certains silences peuvent aussi devenir insupportables. C'est pour cela que malgré tout, nous avons préféré de prendre la parole.

Comme vous, nous avons vu qu'il y a trois initiatives dans trois différentes villes italiennes où quelques compagnons de Bruxelles viendront parler sur la lutte contre la maxi-prison. S'il s'agit d'une lutte spécifique dans un espace déterminé, il est vrai que la question peut possiblement concerner tous les anarchistes et d'autres révoltés, aussi au-delà des frontières étatiques. Depuis le début de cette lutte, il y a eu en effet des anarchistes d'un peu partout qui s'y sont intéressés, qui l'ont défendu, qui y ont participé de différentes manières. Cela n'est pas juste une petite chose en plus, cette dimension internationaliste s'est vraiment enracinée dans la projectualité même de cette lutte. Et au-delà du fait si le conflit se déroule autour de la construction d'une maxi-prison, d'un aéroport, d'une mine d'or ou si c'est une révolte qui vient enflammer les

rues des métropoles ou les sentiers des campagnes, c'est la question de la projectualité insurrectionnelle qui pourrait être au coeur des échanges entre compagnons, et cela à un niveau international.

Pour autant que cela nous réjouit que des compagnons d'ailleurs organisent des initiatives pour discuter sur cette lutte, que des compagnons impliqués dans la lutte prennent le temps pour voyager et porter le débat bien loin de la capitale belge, il y a quelque chose d'amer qui nous est resté dans la gorge. Et on écrit cette lettre pour en parler.

Partout où des anarchistes sont en lutte, des problématiques assez difficiles se posent. Quelle projectualité derrière la lutte? Comment défendre l'auto-organisation et l'autonomie de la lutte face aux courants politiques, aux récupérateurs, aux autoritaires? Comment faire face à la répression qui cherche à isoler les éléments les plus incontrôlables? On a eu l'occasion de les affronter lors de cette lutte à Bruxelles et on aura sans doute encore l'occasion dans l'avenir. Comme quand les compagnons n'ont pas arrêté d'insister sur la nécessité de l'attaque et de l'hostilité envers l'Etat et les institutions, aussi aux moments où les journalistes ont fait planer le spectre du terrorisme sur cette lutte, quand les citoyennistes et d'autres se sont publiquement distanciés des actions directes, quand la répression est venue toquer à la porte. Comme quand les copains en lutte contre la maxi-prison ont envoyé chier les petits politiciens qui voulaient s'agripper à l'agitation autonome qu'on développe dans les bas-quartiers de Bruxelles, quand les journalistes ont été envoyés chier, quand ceux qui rêvaient peut-être de transformer cette bataille en petit bras-de-fer entre militants

politiques et responsables institutionnelles ont été envoyé balader. Ce sont des moments qui vont marquer une lutte, qui déterminent même son caractère insurrectionnel et anti-institutionnel, qui peuvent la rendre irrécupérable et incontrôlable.

Mais tout ça sera sans doute mieux abordé lors de ces soirées de discussion. Ce qui ne sera peut-être pas abordé par contre, c'est de se demander si les modalités requises pour un tel échange, un échange sur les perspectives d'une projectualité insurrectionnelle et autonome, sont en effet réunies là où ces débats ont lieu. Tout comme on ne peut pas parler de liberté à l'ombre d'une église, il est difficilement imaginable (sauf qu'à couteaux tirés) de parler de conflictualité permanente à l'ombre de pratiques de conflictualité alternée ("mort aux flics" un jour, "l'incolumité" pour les indicateurs le lendemain; la "solidarité avec les compagnons incarcérés" un jour, l'accueil silencieux du "soutien" de magistrats et prêtres après-demain; l'hostilité envers les institutions un jour, les alliances avec des forces para-institutionnelles le lendemain;...). Des erreurs peuvent être commises, des mauvais évaluations peuvent être faites, mais si on en discute, cela doit être pour les dépasser définitivement, par pour les théorétiser comme faisant partie de l'arsenal de méthodes de lutte anarchistes et les justifier (dans le passé, le présent et donc tragiquement l'avenir).

Cette conflictualité alternée, qu'on a cru voir se répandre en Italie depuis quelques temps, est à mille lieux de ce que cette lutte contre la maxi-prison essaye de faire. Alors, effectivement, peut-être des débats pourraient créer des ouvertures pour jeter une fois pour toutes à la poubelle les pratiques de politiciens qui ont envahi

le mouvement anarchiste, l'abandon de l'éthique en faveur de la stratégie, la calomnie et la menace plutôt que le débat critique. Ce sera réellement magnifique et incroyable si une modeste expérience telle que la lutte contre la maxi-prison pourrait apporter des éléments à ce fin. Ce serait une démonstration que les projectualités autonomes et insurrectionnelles ne connaissent pas de frontières, qu'elles peuvent se rencontrer et se renforcer, se soutenir et s'entre-aider. Mais est-on sûr de pouvoir faire ça au milieu d'histoires loin d'être définitivement adressées (dans le bon sens) de dissociations d'actions directes, de l'échec total et éclatant de la stratégie politique adoptée par certains anarchistes à différentes occasions et la perte de leur âme même qui en suit fatalement, de l'insupportable danse macabre d'alliances politiques, de jeux de représentation, de délégation opérationnelle ?

Alors, si le choix ne peut pas être celui de la résignation, si on ne peut pas juste se dire "mais laisse pisser et continue ta route", si on n'a pas envie d'aller participer à de tels débats dans des endroits où, par volonté ou pour omission ou par commodité, semble plutôt être porté le contraire de ce qu'une lutte comme telle contre la maxi-prison cherche à expérimenter, le silence n'a pas non plus été une possibilité.

Qu'il soit clair que nous ne sommes pas du tout de l'avis qu'il serait erroné de vouloir porter le débat sur les méthodologies de lutte et les perspectives anarchistes partout. Bien au contraire, c'est tant mieux. Peut-être cette lettre peut alors être lue comme une contribution à ce débat. Mais on ne saurait accepter sans broncher qu'il y en a qui pratiquent la conflictualité alternée et le jeu des alliances se saisissent d'une expérience de conflictua-

lité permanente et d'autonomie comme s'il s'agissait de la même chose, compatible et complémentaire. Comme si, en Italie comme ailleurs, il n'y aurait pas toujours des compagnons, aussi peu nombreux soient-ils, aussi défavorables puissent être les conditions de l'affrontement, pour qui les fins et les moyens doivent coïncider, pour qui l'éthique anarchiste n'est pas alternable, pour qui l'autonomie n'est pas sacrificable sur l'autel de la quantité et des potentiels applaudissements.

Car justement, il y a des luttes et des expériences en cours, et sous en certain aspects la lutte spécifique contre la maxi-prison à Bruxelles en peut être un exemple, qui démontrent que pour développer une lutte insurrectionnelle (avec d'autres rebelles et révoltés qui ne sont pas des anarchistes), il n'y a aucun besoin de laisser nos idées et nos méthodes de lutte à la porte d'entrée de l'occupation, de la vallée, des mines, des forêts, des quartiers. Dans ces temps obscures, ce sont certes des points de débat importants pour les anarchistes qui n'ont pas abandonnée l'idée de la révolution sociale. La quantité ne doit jamais l'emporter sur la qualité. Et la recherche de la qualité ne nous empêche en rien d'intervenir dans les rapports sociaux sur lesquels la domination est basée. Avec un peu de bonne volonté et le rejet radical de la politique, certaines fausses oppositions qui gangrènent le développement d'une perspective révolutionnaire anarchiste n'aurait plus lieu d'être.

Mais il existe des fossés qui sont infranchissables. Celui qui s'y aventure quand même, fait un salto mortale. C'est un salto mortale de croire que éthique et stratégie peuvent aller ensemble. C'est un salto mortale de croire que hommes de pouvoir (politiciens, magistrats, représentants du savoir universitaire, chefs d'organisations

politiques, experts, élus, prêtres,...) et autonomie de lutte sont complémentaires. C'est un salto mortale de croire que la conflictualité permanente n'exclut pas, toujours et partout, quelconque dialogue avec le pouvoir, aussi insidieux et camouflé qu'il soit. C'est un salto mortale de croire que la pratique du sabotage requiert l'approbation d'une quelconque assemblée ou la légitimation par un Mouvement. Ces saltos mortales sont des poignards plantés au coeur de l'anarchisme, et on ne devrait pas se fatiguer de s'en défendre.

Quelques absents

De l'incompatibilité